

menace de fixer la victoire. Il délibère s'il attendra le gros des Savoisiens dont les escadrons se précipitent du fond de la plaine, ou s'il renversera seul ce rempart vivant au milieu duquel trône le Dauphin ; les cris des Bourguignons l'encouragent, sa propre vaillance l'y porte ; le désir de se faire un nom immortel le décide ; il prend du champ, s'assure sur ses étriers et se prépare à ouvrir une brèche au milieu du superbe et belliqueux carré.

Qu'il entre, les Bourguignons sont sur ses pas et l'armée des Dauphinois est détruite.

Son héroïque résolution est comprise. Ce guerrier gigantesque, ce coursier plus haut que les plus grands coursiers, cette armure que les coups ne peuvent fausser, ce bras invincible qui renverse les plus hardis, vont triompher de la discipline des Dauphinois. Le seigneur des Baux fait signe au Grand-Chanoine ; tous deux se portent à la rencontre de leur terrible ennemi.

Ils s'élancent en même temps et l'armée attentive s'arrête pour les contempler. Le Brabançon a vu leur fière contenance et il attend leur choc. Il sait que rien ne pourra l'ébranler de sa selle où il repose comme une tour sur un rempart ; ils viennent de deux côtés différents, mais peu lui importe. Fier de vaincre sous les yeux de si illustres combattants, il choisit pour premier adversaire le seigneur des Baux qui lui paraît d'un plus haut rang.

Pendant que le Dauphinois menace la poitrine et que sa lance impuissante se brise sur la pesante cuirasse, le Gascon roule dans son cœur une trahison et, sans s'arrêter au déshonneur qui en rejaillira sur lui aux yeux des deux armées, il exécute son perfide projet. Par une forfaiture honteuse et digne d'un chef de pillards, il fait une feinte et au lieu de frapper l'homme suivant les lois de la guerre et de l'honneur, il enfonce sa lance dans les flancs du cheval qui se dresse, se